

PLAYTIME FILMS & LES PRODUCTIONS DU LAGON
PRÉSENTENT

UN DIVAN SUR LA COLLINE

UN FILM DE FRANÇOIS DUCAT

CO-RÉALISÉ PAR SALAH ABUNIMA

DOSSIER DE PRESSE

SOMMAIRE

SYNOPSIS COURT

3

SYNOPSIS LONG

5

NOTE D'INTENTION PAR FRANÇOIS DUCAT

7

LES PERSONNAGES

10

LE CONTEXTE

14

FICHE TECHNIQUE ET BANDE ANNONCE

17

CRÉDITS

18

MATÉRIEL PROMOTIONNEL

19

CONTACTS

20

AGENDA DU FILM

21

SYNOPSIS COURT

Dans le village de Battir en Cisjordanie, Ala', Ibrahim et Bara'a rêvent de partir à l'étranger. Le film saisit un moment-clé de cette jeunesse dont l'avenir butte contre une multitude d'interdits et de rêves impossibles.



SYNOPSIS LONG

Ala', Ibrahim (15 ans) et Bara'a (19 ans), vivent à Battir, une commune rurale de 5000 habitants au sud de Jérusalem. Majoritairement sous contrôle israélien, son statut est unique en Cisjordanie.

Protégé par l'UNESCO, son territoire est resté le même depuis 1947 et le mur de séparation israélien y a été annulé par décision de justice. Battir doit ces victoires à une résistance pacifique transmise de générations en générations.

Malgré ces acquis exceptionnels, les jeunes espèrent partir étudier à l'étranger. Ici, ils redoutent la précarité et le chômage, autant de maux qui trouvent leur origine dans une occupation qui multiplie les interdits.

Sur plusieurs années, le film saisit cette jeunesse palestinienne dans un moment-clé de son évolution et montre que derrière le quotidien de cette communauté apparemment épargnée par le conflit, se cache en réalité un combat contre l'exil, le désespoir, la drogue et la confiscation des terres.



NOTE D'INTENTION

par François Ducat

Je voulais au départ travailler l'idée d'engagement et d'“œuvre utile”. Une œuvre doit-elle être utile? Quelle est l'utilité d'une œuvre? Je cherchais à réaliser un film engagé sur le fond et sur la forme. Battir m'en a offert l'opportunité. Réaliser un film sur l'engagement à partir d'une réflexion sur l'utilité d'une œuvre n'était à Battir pas une question rhétorique. Dans ce village, on prend du temps pour l'autre, tout le monde s'entraide et l'intérêt collectif l'emporte en principe sur l'intérêt personnel. Il fallait donc s'inscrire dans cette logique avec un documentaire au long cours, loin des habituelles images de lanceurs de pierres et d'émeutes sanglantes; un documentaire qui prenne le temps de rendre justice à l'esprit de combat pacifique de Battir, au courage et au charisme de ses protagonistes qui ne comptent que sur eux-mêmes et refusent le statut de victimes. Plus que jamais, Battir est un exemple pour le reste de la Palestine et pour les pacifistes en général.

Le parti-pris du temps long

Grâce à une matière filmée depuis 2014, on observe dans le film le passage du temps sur deux garçons et une fille, depuis leur sortie de l'école jusqu'à l'université. Ce temps-là est mis en perspective avec celui de ceux qui restent. Si certains partent, le film, lui, reste à Battir. Il ne s'agit pas pour moi de prendre le parti de ceux qui restent contre ceux qui partent, mais bien d'exprimer ce qu'est l'enfermement sur place et la nécessité de défendre le peu qu'il y a encore à défendre. C'est le point de vue que je choisis. Cela renforce l'impression de l'assignation à résidence qu'on éprouve dans cette région. Le film tient ainsi de la chronique, conjuguant images documentaires “immersives” et images d'“archives” (d'atelier ou de smartphones).

Une co-réalisation fructueuse

Le film a été co-réalisé par Salah Abunima à partir de septembre 2021. À cette même période, j'ai filmé à Bruxelles nos entretiens en visioconférences que j'ai ensuite montés sous le titre “LOIN DU DIVAN”. J'y explique que la pandémie de COVID 19 m'a empêché de terminer moi-même le tournage de Un Divan sur la Colline. J'ai donc demandé à Salah Abunima, un ami réalisateur originaire de Battir résidant à Paris depuis 2020, de tourner pour moi certaines scènes manquantes. Lui pouvait aller et venir sans restriction. Salah Abunima a donc filmé avec Akram Ameen, son opérateur palestinien, les personnages de mon film selon mes consignes, en adoptant mes partis-pris et mon dispositif. Situation d'autant plus singulière que Salah Abunima apparaît lui-même dans le film à titre d'ancien consommateur de différentes drogues et d'exilé volontaire. Il en résulte une sorte de mise en abîme du film où le réalisateur demande à son co-réalisateur de parler lui-même de ce qui fait un des sujets du film (la drogue comme seule échappatoire en Cisjordanie). En transformant une contrainte (frontières fermées pour les non israéliens) en un avantage (conclusion inattendue au film), Un Divan sur la Colline s'est ainsi enrichi d'un nouveau niveau de lecture par cette co-réalisation imposée par les circonstances. La pertinence du sujet du film s'est trouvée confirmée par l'implication personnelle de Salah qui a réalisé progressivement que l'histoire qu'il terminait pour moi était en réalité aussi la sienne. Précisons que si la paternité du film me revient (Salah n'a pas participé à l'écriture et au montage du film), il en partage pleinement sa co-réalisation.

Une voix OFF, un point de vue

La voix OFF égrène les années qui passent tout en donnant quelques indications de contexte. Elle dit “Je” parce que pour moi il était crucial d'évacuer au plus vite toute ambiguïté sur le point de vue du film: dès le début, j'en explique les prémices car il était impensable de m'attaquer à un tel sujet sans ce préalable. Il y avait donc cette nécessité de dire QUI parle et d'OUÛ on parle. On sait ainsi dès les premières minutes que je suis venu à Battir pour

y diriger un atelier vidéo et que celui-ci m'a permis de rencontrer les protagonistes du film. On devine à travers ma voix que je suis un européen francophone ni juif ni musulman et on entrevoit ma silhouette pour mieux incarner cette voix off très personnelle.

Présence/Absence de l'occupant

L'absence d'Israéliens dans le film est bien sûr consciente. Loin de vouloir en nier la réalité, elle traduit simplement la vérité du lieu. Il n'y a aucune interaction visible avec les Israéliens (soldats ou colons voisins). Quand il y en a, elles sont conflictuelles et je n'étais pas là pour les filmer. J'ai en effet préféré me concentrer sur mes personnages principaux et sur les habitants de Battir, car j'avais développé avec eux une relation forte et durable.

Toutefois le film s'appuie sur deux idées pour souligner l'absence/présence de l'occupant : d'une part, montrer le train interdit aux Palestiniens qui traversent à intervalles réguliers le territoire battiri et d'autre part voir la colonie voisine comme contrechamp naturel du divan.

Le divan

Dans le film, Bilal, le père d'Ibrahim, m'invite à faire le tour de ses lieux de prédilection dans Battir. On le termine sur un plateau dans la colline. Pour y arriver, il faut dévaler la route sommaire qui prolonge la rue principale du village puis remonter par un chemin poussiéreux et chaotique en serpentant entre des champs d'oliviers. Arrivés sur ledit plateau, juste en face, au-dessus des terres inconstructibles, on ne peut que voir les habitations cubiques de la colonie d'Har-Gilo qui dominant la vallée. C'est précisément là que Bilal avait installé un vieux divan défoncé, pour que sa femme et lui regardent les étoiles en été.

L'image m'avait frappé comme le symbole fort d'une résistance sereine face à la menace des terres par la colonisation. J'en ai donc fait un lieu de parole libre pour le film. Plusieurs personnes s'y sont succédées, année après année.

En 2017, ce lieu me permit de confronter Ala' et Ibrahim à leurs propos de 2015 sur leur avenir à Battir, sur la résistance, le départ et la vie à l'étranger, l'amour ou encore l'attentat de l'hypercashier au nom de la Palestine.

Si les Battiris sont ouverts d'esprit, ils n'en sont pas moins soumis à des codes religieux et culturels puissants. Sans doute m'ont-ils confié plus facilement - à moi qui ne suis pas musulman - des propos qu'ils ne tiendraient pas à d'autres.

En 2021, Salah Abunima a reproduit le dispositif à sa manière. Arabophone et enfant du pays, il s'est filmé dans le divan ou à côté, cherchant à mettre en confiance ses interlocuteurs et interlocutrice (Bara'a) en s'impliquant lui-même dans la conversation. Pour mes protagonistes, retrouver ce divan de loin en loin avait l'effet d'une catharsis ou pour le moins d'un catalyseur propice à une expression libre.

L'arabe comme langue du film

Les entretiens au village et dans le divan se sont majoritairement faits en arabe à l'exception de l'anglais quand c'était nécessaire comme dans la voiture avec Ala' et Ibrahim. Par souci de favoriser l'émergence d'une parole juste, j'ai choisi de privilégier l'arabe que pourtant je ne parle pas. J'ai donc eu recours aux services d'un interprète local qui m'a aidé à bien cerner la justesse des propos échangés, sans en perdre les nuances de la langue. Il y a eu ensuite un très gros travail de sous-titrage en parallèle au montage car il était essentiel de pouvoir couper au mot près afin de respecter la pensée des personnages.

Dispositif technique

Pour m'assurer une parole libérée et naturelle, j'ai décidé de fonctionner selon un dispositif léger et en binôme (réalisateur-preneur de son et cadreur) de manière à nous placer davantage comme personne de confiance et proche des personnages, que comme une "équipe technique" au regard extérieur et éventuellement impudique.



LES PERSONNAGES

ALA'

Ala' (15 ans au début du film), c'est le diminutif d' Aladdin. C'est le cinquième d'une fratrie de six. Il a deux sœurs et deux frères aînés qui ont tous terminé des études supérieures : l'un est informaticien à Bethléem, l'autre termine sa médecine en Algérie. Ses deux sœurs vivent en Cisjordanie, l'une y est professeur d' Anglais et l'autre a terminé des études de journalisme mais sans avoir trouvé d'emploi à ce jour. Il a un plus jeune frère qui, lui, va toujours à l'école secondaire de Battir.

Son père est le frère du père d'Ibrahim. Il est entrepreneur-carreleur et travaille essentiellement dans les colonies. Il place l'éducation au-dessus de tout. Sa mère a une « green card » américaine suite à des études suivies aux USA. C'est une famille très religieuse dont la grande maison jouxte celle du grand-père et des frères. Il a brillamment réussi son "Bac" palestinien en 2017 et étudie depuis la médecine (en français!) à Tunis. Ala' est un "meneur" naturel, volontaire et dynamique, il se dégage de lui une impression de grande assurance qui peut parfois s'apparenter à de l'arrogance. Heureusement, son grand sens de l'humour et sa profonde humanité en font un être au charme immédiat.

IBRAHIM

Ibrahim (15 ans au début du film), cousin d'Ala', est moins studieux, plus « frivole ». La vie bouillonne en lui et lui rend impérieux le désir de partir. En 2015, il voulait étudier l'architecture en Allemagne. En 2017, c'est devenu l'ingénierie civile. Avec ses bons résultats au Bac, il rêvait de s'inscrire à l'ULB (à Bruxelles). Il pensait pouvoir ainsi trouver plus facilement du travail en Palestine avec un diplôme européen. Le problème est que ce genre d'études est hors de prix ; son père n'en voyait à l'époque ni la nécessité, ni la possibilité financière. Il lui a proposé d'autres universités mais en Palestine uniquement. Ibrahim s'est finalement retrouvé à l'Université de Lahore au Pakistan. La réputation de cette université, la présence d'un ami de Battir mais aussi l'obtention d'une bourse sont à l'origine de cette décision.

Nous avons appris à nous connaître, eux et moi, à travers cet atelier vidéo organisé en 2014, qui consistait à offrir à des adolescents et adolescentes l'expérience de la réalisation d'un documentaire sur leur village. La direction des écoles associées m'avait présenté plusieurs participant(e)s, notamment sur le critère d'intérêt pour le projet et celui de la compréhension de l'anglais. Les sessions se déroulèrent tous les après-midis pendant un mois. Une « assistante » m'accompagnait comme traductrice et coordinatrice. Dans le groupe des garçons, Ala' et Ibrahim étaient les locomotives. Ils avaient en eux ce mélange de légèreté et de sérieux, cette étincelle créative et une sorte de sagesse qui les démarquaient de tous les autres jeunes que je connaissais par l'atelier. Mais, surtout, ils n'avaient pas un discours convenu, ni politiquement correct du point de vue palestinien. Résister oui, par tous les moyens oui, mais pas au prix du sacrifice de leur propre épanouissement personnel.

BARA'A

Bara'a (19 ans au début du film), étudiante en imagerie médicale, ayant déjà séjourné en Allemagne, s'est dite peu séduite par la frénésie des villes européennes.

Consciente des menaces qui pèsent sur les terres familiales, elle a bien l'intention de fonder une famille à Battir mais elle se heurte à beaucoup de doutes, notamment sur la maternité.

Elle a assisté à la mort d'un étudiant lors d'un contrôle au checkpoint de l'université d' Abu Dis, ce qui l'a profondément marqué. C'est le quotidien des étudiants palestiniens. Non qu'il y ait des morts tous les jours mais des contrôles qui rendent tout déplacement risqué. Malgré ces lourdeurs quotidiennes, Bara'a multiplie les activités bénévoles : animatrice à la bibliothèque, secouriste, réserviste à la défense civile, elle semble ne jamais dormir. Et elle tient absolument à consacrer du temps à la parcelle familiale située en territoire israélien pour qu'elle ne soit pas confisquée. Mais elle a toutefois l'intention d'aller, elle aussi, à Cologne achever un master.

Son voile est l'expression de son appartenance à la communauté musulmane. Elle a été élevée dans le respect de la religion, celui de l'autre et de la vie en général. Elle est attachée aux traditions et à l'histoire de sa communauté.

Son engagement est profond pour sa terre, pour Battir et pour la Palestine en général. Elle a choisi de contribuer modestement à la « résistance verte » tout en s'investissant totalement dans son projet d'études. Partir en Allemagne en fait partie même si sa décision peut sembler contradictoire avec son engagement pour la défense des terres de Battir.





LE CONTEXTE

Avant 1948, Battir dépendait culturellement et économiquement de Jérusalem. Ses cultures en terrasses irriguées par un système de canaux datant de l'époque romaine ont joué un rôle économique déterminant pour ses habitants et leur mobilité. Des chemins ont pu ainsi y être développés pour assurer une liaison quotidienne entre ces deux pôles. Sous le contrôle des Turcs, ces chemins furent connectés entre eux dans un grand nombre de vallées jusqu'à ce qu'en 1890, une voie ferrée entre Jaffa et Jérusalem soit construite par l'administration turque.

L'arrivée du train dynamisa brusquement la région, attirant à Battir des fermiers venant des alentours de Bethléem et Jérusalem. Plus important encore, il favorisa de nouvelles expériences pour les Battiris comme la possibilité de poursuivre des études et le commerce entre les principaux centres de la culture arabe.

Après la guerre de 1948 et la Nakba (" Catastrophe " en arabe, qualificatif communément utilisé pour désigner la première guerre israélo-arabe qui a chassé de leur village des milliers de Palestiniens), un processus de fragmentation commença à affecter Battir et ses environs. En 1949, un traité appelé « l'accord de Rhodes » fit de Battir un village-frontière jouissant d'un statut particulier, lui permettant de cultiver ses terres au-delà de la « Ligne Verte » matérialisée par la voie ferrée. La gare de Battir fut malgré tout fermée, empêchant ainsi les Battiris d'utiliser le train. Une nouvelle route fut construite pour faciliter le transport jusqu'à Bethléem.

La guerre de 1967, l'occupation de la Cisjordanie par l'armée israélienne et le développement des colonies bouleversèrent totalement la géographie palestinienne et firent de Battir une enclave palestinienne en territoire israélien.

Après les accords d'Oslo (1993), près de 90 % du territoire de Battir fut déclaré en « Zone C », soit sous contrôle militaire total. Un système de routes réservées aux seuls Israéliens a été constamment implémenté, canalisant les Palestiniens dans un système de tunnels et de routes séparées.

Puis Battir dut faire face à son plus grand défi avec le projet de construction du mur de séparation le long de la voie ferrée. En 2008, aidés par des géologues, des cartographes et des anthropologues, des Battiris eurent l'idée d'y opposer un projet politico-écologique avec un éco Musée. L'idée était de reconnecter les fragments du territoire battiri au moyen des sentiers historiques de la région. Il fallut donc retrouver ses lieux-clefs, les organiser selon leur influence sur les alentours puis choisir de les connecter entre eux, physiquement et conceptuellement, dans le but d'attirer l'attention des touristes sur leur cohérence.

Les succès se sont alors enchaînés :

En 2010, l'éco Musée remporte le prix « Melina Mercouri » qui récompense une initiative qui lie culture et environnement.

En 2011, la Palestine devient membre de l'UNESCO et à ce titre, le 15 juin 2014, Battir est récompensé par le titre de « World Heritage Site ».

En 2015, la Haute Cour de Justice de Jérusalem met un coup d'arrêt à la menace de voir le Mur défigurer Battir.

Aujourd'hui, avec la volonté de Battir d'être un pôle touristique majeur, le Conseil du village (Conseil des "sages" de la communauté battirie) et son maire démontrent qu'ils sont très conscients que pour assurer la survie de Battir, il faut être créatifs et offrir à sa jeunesse des perspectives d'avenir.

Une certaine jeunesse palestinienne

En juillet 2016, la Cisjordanie comptait plus de deux millions et demi d'habitants dont près de 600 000 jeunes entre 15 et 25 ans. Face à eux, 371 000 colons israéliens représentent souvent leur seul débouché économique (via la construction principalement). La jeunesse battirie est, elle, confrontée à de nombreuses difficultés, dont le chômage qui peut atteindre 70 %. Beaucoup de jeunes diplômés ne trouvent pas d'emplois à la hauteur de leurs compétences et acceptent des emplois sous-qualifiés et précaires. S'ajoutent à cela les déplacements limités, les vexations de l'occupant, le grignotage des terres et de l'eau par les colonies voisines, le découragement, la drogue, l'absence de perspectives et la radicalisation religieuse avec l'apparition du djihad islamique. Bien que minoritaire, ce mouvement islamiste trouve un écho dans la jeunesse, surtout la plus désespérée.

La drogue en particulier apparaît comme un nouveau fléau, d'autant qu'elle est pratiquement gratuite. Elle se révèle être une arme redoutable et particulièrement efficace contre la résistance puisqu'en s'en prenant à la jeunesse elle s'en prend à la relève. Elle reste pour l'instant limitée aux plus marginaux mais elle a fait son apparition à Battir au point que le Conseil du village a commencé à s'en préoccuper concrètement, sans toutefois mettre en place une action visible. Le mot d'ordre est d'intervenir d'abord au niveau familial avant d'exposer le problème sur la place publique.

Politiquement, Battir est plutôt « à gauche » avec une grande influence du FPLP (Front Populaire de Libération de la Palestine). Malgré ses idées radicales, la jeunesse reprend le discours pacifique traditionnellement adopté dans le village tout en posant des conditions drastiques au règlement du conflit. Ala' et Ibrahim pensent d'ailleurs qu'il faut obtenir la restitution des terres confisquées et le départ des Israéliens par la négociation.



FICHE TECHNIQUE & BANDE ANNONCE

Durées : 93 minutes - 55 minutes
Format : 2K (1998x1080) - 16/9 - couleur - 5.1 et stéréo
Langues originales : Anglais, Arabe, Français
Sous-titres : Anglais, Français



<https://vimeo.com/821190856/c28d1ef499>

RÉALISATION **FRANÇOIS DUCAT**

CO-RÉALISATION **SALAH ABUNIMA**

IMAGE **PIERRE MAILLIS-LAVAL, AKRAM AMEEN & BERNARD VERSTRAETE**

SON **FRANÇOIS DUCAT & AKRAM AMEEN**

MONTAGE **MARIE-HÉLÈNE MORA**

SON **JULIE BRENTA & ANTOINE CITRINOT**

MIXAGE **AYMERIC EUSTACHE & ANTOINE CITRINOT**

ÉTALONNAGE **AXELLE GONAY**

MUSIQUE ORIGINALE **AL MANARA**

PRODUIT PAR **ISABEL DE LA SERNA & VALÉRIE DUPIN**

UNE PRODUCTION **PLAYTIME FILMS & LES PRODUCTIONS DU LAGON**

EN COPRODUCTION AVEC **RTBF (TÉLÉVISION BELGE) - UNITÉ DOCUMENTAIRE,**

AL JAZEERA DOCUMENTARY CHANNEL, LYON CAPITALE TV, SHELTER PROD & SEINGALT

PRODUIT AVEC L'AIDE DU **CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION**

WALLONIE-BRUXELLES & DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE

AVEC LE SOUTIEN DE **LA COOPÉRATION BELGE AU DÉVELOPPEMENT - DGD, SERVICE PUBLIC FÉDÉRAL
AFFAIRES ÉTRANGÈRES, COMMERCE EXTÉRIEUR ET COOPÉRATION AU DÉVELOPPEMENT,
DE TAXSHELTER.BE & ING, DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE,
DE LA PROCIREP - SOCIÉTÉ DES PRODUCTEURS & L' ANGOA, DE WALLONIE-BRUXELLES
INTERNATIONAL, DE BROT FÜR DIE WELT & DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR**

MATÉRIEL PROMOTIONNEL

AFFICHE

https://drive.google.com/drive/folders/1QNwyKfsaOSJAKeZZ14anMfYoeVXZP2Hh?usp=share_link

VISUELS

https://drive.google.com/drive/folders/1p0PotiSPm2x93spH3tg2uKobp_TZuYNr?usp=share_link

STILLS

https://drive.google.com/drive/folders/123uyq4fQqhPDuTce1FKT3dJO9Xi4szaI?usp=share_link

PHOTOS DES RÉALISATEURS

https://drive.google.com/drive/folders/1NSUxppxsqYxJ_OyiQayJCOhmBrm0Z-TN?usp=share_link

CONTACTS

RÉALISATION

Réalisateur :
François Ducat
franducat@gmail.com
+32 478 79 07 42

Co-réalisateur :
Salahaldeen Abunima
salah.abunima@gmail.com
+33 733 90 88 83

PRODUCTION

Producteur en Belgique :
Isabel de la Serna
Playtime Films
Place Constantin Meunier 21/8
1190 Forest (Bruxelles), Belgique
info@playtimefilms.com
Tel: +32 2 502 31 74
<https://www.playtimefilms.com>

Producteur en France :
Valérie Dupin
Les Productions du Lagon
6 rue Georges Clémenceau
33740 Arès, France
valerie.dupin@productionsdulagon.com
Tel: +33 688156006
<http://productionsdulagon.com/en/>

AGENDA DU FILM

13 MAI 2023

Diffusion sur la RTBF dans le programme “ Fenêtre sur court ” (La Trois),
la veille du 75^{ème} anniversaire de l'état d'Israël.

SEPTEMBRE 2023

Première en Belgique et en Palestine

2023

Diffusion Lyon capitale TV

2023

Diffusion AlJazeera Documentary Channel



Belgique
partenaire du développement



using Church
Development
Service funds



UN DIVAN SUR
اربتة علي التال
LA COLLINE

UN FILM DE FRANÇOIS DUCAT

CO-RÉALISÉ PAR SALAH ABUNIMA